



RAVENWOOD
La Forêt d'Arboretum

Titre original : *Ravenwood*

Première publication en Angleterre par *The Chiken House*
Chiken House - 2 Palmer Street Frome, Somerset BA11 1DS
United Kingdom
www.doublecluck.com

© Andrew Peters, 2011
Tous droits réservés.

Pour la traduction française : © 2011, Édition de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.

www.lamartinieregroupe.com

www.lamartinierejeunesse.fr

Illustration de couverture Steve Rawlings

RAVENWOOD

La Forêt d'Arboretum

A stylized black ink illustration of a tree branch with several smaller twigs extending from it, positioned behind the title 'RAVENWOOD' and the subtitle 'La Forêt d'Arboretum'.

Andrew Peters

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Frédérique Fraisse

La Martinière **j.**
FICTION

*« Les arbres sont des sanctuaires. Celui qui sait leur parler,
les écouter, apprendra la vérité. Ils n'enseignent ni doctrines
ni recettes, ils proclament la loi originelle de la vie. »*

Hermann Hesse



La traque

*Reste sur le bois blanc, ta vie en dépend.
Tombe dans le vide, adieu l'intrépide.*

Proverbe dendrien

L'île forestière d'Arborium

Le 5 octobre, début de soirée, une semaine avant le Festival de la Moisson.

La flèche effleura son épaule avant de se planter dans un poteau. S'il n'avait pas trébuché, le projectile lui aurait transpercé le cœur. Il imagina le sang imbibant sa chemise, telle une fleur qui éclôt. Son corps aurait alors basculé de l'arbre pour s'écraser deux kilomètres plus bas.

Ark était épuisé. Des gouttes de sueur dégoulaient dans son dos, ses mollets lui faisaient mal. Il tourna vite

la tête : les archers se trouvaient à quelques dizaines de mètres derrière lui. La branche sur laquelle il courait était large et droite. Grâce aux ramifications secondaires, aux poutres et aux échafaudages, elle mesurait jusqu'à six mètres de large par endroits. À cette heure-ci de l'après-midi, nul ne l'empruntait. Ark avançait en silence, sentant les moindres creux, nœuds et bosses du bois sous ses pieds.

Quelque part au-dessus de sa tête s'amoncelaient de gros nuages noirs. La pluie clapotait sur les milliers et milliers de feuilles de la forêt. Sa lourde ceinture de plombier le ralentissait. Clé anglaise contre arbalète ? Il n'avait malheureusement pas le temps de se débarrasser de ses outils : une autre flèche venait de siffler à ses oreilles...

L'archer s'arrêta et prit le temps de viser. Les vêtements trempés du garçon qu'il traquait – casquette en cuir marron, pourpoint tanné, culotte étriquée, bas usés – trahissaient sa condition de plombier. À vrai dire, sa proie ressemblait à un gros étron dans le feuillage. Bien qu'aveuglé par l'averse, le soldat essayait de ne pas le quitter des yeux. Le gamin était rapide comme l'éclair grâce à ses semelles de caoutchouc – l'accessoire obligatoire à cette hauteur quand on ne désirait pas glisser dans le vide, surtout par ce temps.

Eh non, il ne réfléchirait pas à deux fois avant de tuer ce petit présomptueux de quatorze ans !

Droit devant, la branche-route donnait sur un gigantesque tronc creux. Arrivé en son centre, Ark hésita, le

souffle court. Alors qu'un oiseau criait au loin, le garçon scruta l'obscurité. L'arbre mort signalait un croisement et trois directions s'offraient à lui... Dans un coin sombre, de vieilles marches couvertes de mousse conduisaient au cœur de l'arbre. Était-il désespéré au point de s'y enfoncer ? Aucun Dendrien n'osait si rendre. Il frissonna rien que d'y penser. Bon ! Quel tunnel emprunter ?

Les images de la journée défilèrent dans sa tête. *Un simple tuyau bouché*, avait affirmé son patron qui détestait se salir les mains. *Tu te débrouilleras très bien, Arktorious Malikum. C'est un travail important ! Et puis marron sur marron, on ne verra pas la différence !* L'homme rit à sa propre plaisanterie, comme d'habitude. Seulement il n'y avait pas matière à rire.

Devant lui, un écureuil assis au milieu de la chaussée grignotait une noisette. Il dévisagea Ark avant de dévaler l'escalier.

– Par ici... entendit le garçon.

Ark scruta les branches alentour. La voix était si douce. Son imagination lui jouait-elle des tours ? Des écureuils doués de parole ! Pourquoi pas des pépins dans les noisettes aussi ? Sans réfléchir, il suivit l'animal et fonça dans la première galerie. Enfin quelques instants de répit... Un ébrouement le fit sursauter. Ce n'était qu'un petit poney brun pommelé qui venait de la blanchisserie et tirait un chariot rempli de linge propre. En passant devant Ark, les roues en bois heurtèrent un nœud et le harnais en laiton cliqueta. Une étrange musique s'éleva alors dans le feuillage comme pour lui dire : *Dégage de*

mon chemin ! Ces animaux solitaires qui se tuaient à la tâche ne modifiaient leur allure pour personne.

Un poney tombé du ciel ! Sourire aux lèvres, Ark piqua un sprint jusqu'à la carriole, grimpa à l'arrière et plongea sous la toile goudronnée, entre les piles de linge bien différenciées. Il se cacha sous les jupons propres et, les doigts croisés, pria Diana, la déesse protectrice.

– Où est passé ce sale petit morveux ?

– Il était là il y a encore une seconde.

– On le tenait presque !

Ark retint son souffle.

– Jette un coup d'œil là-dedans !

Le chariot vacilla quand un des hommes grimpa sur le tas de linge. Écrasé, Ark ne pouvait plus respirer. Bientôt, le bruit de ses côtes brisées les avertirait de sa présence.

Une comptine de son enfance lui revint soudain en mémoire :

Ma Dame, je m'accroche à la plume, j'agrippe la brume.

S'il m'arrive malheur, je vous en prie, cachez mon cœur.

Bien qu'ils ne riment à rien, ces deux vers étaient pourtant répétés à tue-tête dans les écoles. En cet instant, le pauvre Ark aurait bredouillé n'importe quelle prière.

– Elvisbleu ! jura le garde. Je ne le vois nulle part. Il n'aurait pas tourné à gauche ?

– Grappin va nous trucider si on ne le retrouve pas, grogna l'autre. On se sépare. Il a pas pu aller bien loin.

Tout à coup, le poids sur la poitrine d'Ark disparut et le silence régna. Le vieux poème aurait-il marché ? Ark

prit une profonde inspiration. Ses jambes le démangeaient, mais il compta quand même jusqu'à deux cents avant de bouger. Et s'il restait dans le chariot en attendant la fin de la livraison ? Non ! Il se secoua les puces. Il en avait trop entendu. Grappin comptait détruire ce monde.

Avec précaution, il regarda à l'extérieur. La voie était libre. Il glissa à reculons et descendit sans un bruit. Il regretta de ne pas avoir une pomme sur lui à offrir au poney impassible.

– Merci, mon vieux, lui murmura-t-il. Je te dois une fière chandelle.

Derrière ses œillères, le poney le dévisagea, comme s'il avait compris, et le chariot poursuivit sa route, abandonnant Ark à son destin.

L'univers qui le rassurait auparavant représentait désormais un danger. Une brume humide recouvrait le bord des grosses feuilles de la taille d'un homme adulte. De toutes parts s'entremêlaient des routes et des embranchements soutenus par des cordes, des échafaudages et un million de chevilles en bois. Ces pistes plus ou moins passagères reliaient des troncs d'une envergure incroyable. L'ensemble supportait des centaines de maisons, commerces, hostelleries. Ark avait toujours cru que l'immense île d'Arborium malgré sa turbulente histoire, était l'endroit le plus sûr au monde, vaste étendue hissée dans la canopée, à deux kilomètres de la terre ferme et sale. Il se trompait.

– Hé ! Là-bas !

Un homme arborant le faucon au bec cruel du Haut Conseiller Grappin sur sa tunique se ruait vers lui. Il avait suivi l'adage et attendu que la souris sorte de son trou.

Ark se maudit quand le garde l'attrapa par le poignet. Il eut beau sauter et se contorsionner, l'homme ne lâcha pas prise. Bien que maigre comme Ark, il avait les muscles solides comme du chêne.

– Lâchez-moi ! hurla Ark.

– Pas question, minus.

Il lui serrait si fort le poignet que des larmes de douleur lui montèrent aux yeux.

– Tu vas me rapporter un mois de bonus ! s'exclama l'archer dont le sourire menaçant révéla une rangée de dents pourries assorties à son haleine.

Bouillonnant d'une colère froide, Ark cessa de se débattre. De quel droit se permettait-il ? Comment raisonner avec une brute pareille ? Soudain, son instinct prit le dessus : fini de fuir, il allait se battre. Dans un mouvement parfait, il s'empara de sa lourde clé anglaise accrochée à sa ceinture de plombier et frappa de toutes ses forces.

Les yeux écarquillés, le soldat s'effondra lentement par terre.

Ark ne s'attarda pas. Il était déjà loin quand le bruit lourd résonna dans les bois. Au moins l'homme n'avait pas crié et alerté ses comparses qui ne manquaient pas de sillonner les environs. Il avait encore le goût de l'adrénaline dans la bouche. Malheureusement, la branche-route qu'il suivait ne semblait mener nulle part

et Ark commençait à avoir des crampes aux jambes à force de courir.

Soudain, il s'arrêta sur l'écorce glissante. Un autre soldat, deux fois plus large que le premier, s'avavançait vers lui d'un pas lourd. Sa lame aiguisée brillait sous la pluie et une sale cicatrice zigzaguait sur son crâne chauve, tel un éclair.

Dès qu'il vit Ark, l'homme se mit à courir. Quant à son collègue, il s'était relevé tant bien que mal et criait vengeance. La situation pouvait-elle être pire ?

La pluie imbibait la forêt, épaississait le brouillard. La branche principale était plongée dans l'ombre et les deux archers distinguaient à peine le garçon vêtu d'habits marron et tachés. Peu importait ! Où ce jeune avorton pouvait-il aller ? Sûrs d'eux, ils s'approchèrent lentement. Inutile de se presser : la traque était bientôt terminée.

Le gamin s'agenouilla comme pour prier. Puis il se releva, regarda dans le vide et recula d'un pas. Les deux hommes n'eurent pas le temps d'intervenir. Il bondit loin de la branche, brisant ainsi la grande loi des Dendriens.

*Reste sur le bois blanc, ta vie en dépend.
Tombe dans le vide, adieu l'intrépide.*

Tandis que le garçon volait dans les airs, le soldat en chef frémit. Sauter volontairement, loin des siens, vers cette terre empoisonnée si éloignée de leur refuge... c'était pure folie !

Ils se précipitèrent dans la brume. Trop tard. L'un d'eux rampa jusqu'au bord de la branche et souleva les cordes de sécurité. Il ne vit que la ceinture du gamin accrochée à un vieil échafaudage, trente mètres en contrebas.

– Nul ne survit à une telle chute, marmonna-t-il en se redressant.

Après une brève discussion, l'aîné des soldats se racla la gorge puis lança un crachat par-dessus bord.

– Bon débarras !

– Il pleut comme vache qui pisse, on rentre, décida l'autre.

Le garçon probablement mort après ce saut, leurs problèmes étaient résolus. Mieux ! Le Haut Conseiller les récompenserait peut-être avec une prime et un tonneau de bière.

– Comment va ta tête, Alnus ?

– T'es médecin ? répliqua l'autre, les poings serrés.

– Assommé par un morveux ! Ça demande du talent ! se moqua Salix.

– Ouais, mais moi j'avais réussi à l'attraper.

On le chambererait pendant des mois maintenant.

– T'as réussi à le laisser partir aussi ! Tu dois avoir le crâne le plus creux de la troupe... ou des copeaux à la place du cerveau.

– Merci, Salix ! J'apprécie ta sollicitude...

Sa bosse enflait déjà. Il regrettait de ne pas avoir poussé le garçon lui-même. Enfin... une fois séchés et réchauffés, ils boiraient jusqu'à la fin de la nuit. Une migraine en remplacerait une autre.



Une heure plus tôt

Petronio mourait d'envie de s'en griller une, même si, à l'École de Chirurgie, leurs professeurs – une bande de vieux croûtons rabougris – les avaient mis en garde contre les dangers du tabac ! Dire qu'on leur demandait de disséquer des écureuils minables alors qu'ils rêvaient de charcuter de vrais cadavres. Pour l'amour de Diana !

La journée était terminée et une petite clope ne lui ferait pas de mal. Il entrouvrit le bureau de son père, désert vu que le Conseiller Grappin recevait des invités dans le salon.

Petronio examina la pièce bien rangée, les dossiers impeccables formant un angle droit avec le bord du meuble. Aux murs, les tapisseries représentaient son père affrontant des loups et des ours bruns. Un sourire éclaira le visage de Petronio, qui caressa sa jeune barbe. C'était armé d'une fourchette que son père approchait ces bêtes sauvages ! Néanmoins, ce tableau impressionnait les hommes d'affaires et, grâce à eux, la

famille Grappin avait pu s'offrir cette luxueuse maison au sommet de l'arbre.

De grandes baies vitrées les protégeaient du déluge. Un vaste balcon donnant sur la cime des arbres environnants et le Palais de Barkingham, résidence du Roi Quercus, éblouissait les invités. Pourquoi le peuple d'Arbodium aimait-il encore son souverain ? Donner des pièces aux pauvres le Jour de Diana ne changerait pas le monde ! Le père de Petronio avait raison : Quercus devenait trop vieux pour diriger son royaume. De toute manière, Petronio ne s'intéressait pas à la politique.

Sans un bruit, il s'approcha du bureau, s'agenouilla et ouvrit le tiroir du bas. Il en sortit une boîte sculptée. Un petit cigare ne manquerait pas à son père !

Quand il se releva, il croisa son reflet dans le miroir. On le traitait peut-être de gros lard, mais il s'accommodait de son poids. Il avait les cheveux noirs et bouclés, huilés et parfumés, des yeux noisette qui trahissaient une propension à l'hypocrisie... Une belle hématite pendait à son oreille gauche. Le blanc faisait fureur à la cour mais cela impliquait de tremper ses chemises dans un bain d'urine et de les laisser blanchir au soleil. Il vous en coûtait une légère odeur mais le résultat époustouflant en valait la peine. Par-dessus, il portait un pourpoint jaune en soie, des hauts-de-chausses bouffants ainsi qu'une braguette rembourrée. Le miroir acquiesça : il se trouvait beau.

Quelques secondes plus tard, il se glissait le long du couloir des domestiques menant à la buanderie. Dans la pièce exiguë s'accumulaient canalisations, vide-ordures

et bacs à linge. Seule une petite lampe à gaz éclairait la pièce. En prenant soin de ne pas renverser pelles et balais, Petronio s'approcha du conduit central et craqua une allumette. Il ouvrit une petite bouche d'aération puis tira une bouffée de son cigare qu'il dégusta avant de la cracher dans le cylindre.

Soudain, il entendit un bruit de pas. Rapides et déterminés, ils s'arrêtèrent de l'autre côté de la porte.

– Je n'y crois pas ! grommela-t-il avant d'écraser son cigare et de le jeter dans le conduit.

Quand la porte s'ouvrit en grand et que la lumière envahit la buanderie, il s'accroupit vite derrière une pile de cartons.

Le visiteur ne sembla pas remarquer l'odeur. Il fredonnait faux. Suivirent plusieurs secondes de silence puis un bruit métallique accompagné d'un assortiment intéressant de jurons.

Peu à peu, des relents d'égouts envahirent la pièce. Quelques marmonnements plus tard, un soupir précéda un « Je t'ai eu ! ».

Ah oui ! La mère de Petronio se plaignait des évacuations depuis des semaines. Leur fortune ne faisait aucune différence : les plombiers étaient débordés. Chose étrange, l'un d'eux avait fini par venir. Au mauvais moment, c'était tout. Petronio envisagea de sortir de sa cachette et d'effrayer l'ouvrier – cela lui apprendrait à gâcher un si bon cigare. Seulement ce subalterne risquait d'ébruiter son méfait et de ternir sa réputation.

Alors qu'il s'adossait au mur, la voix familière de son père résonna soudain dans la pièce et le fit sursauter.

Que fabriquait-il ici ? Pourquoi discutait-il avec ce type qui avait les bras dans la merde jusqu'aux coudes ?

– Nous devons nous montrer prudents... Quercus est vieux mais il n'est pas idiot.

Sa voix paraissait étouffée, altérée. Une autre voix plus aiguë, plus féminine, répondit :

– Nous ? Parlez pour vous-même, Conseiller !

– Bien sûr, ma langue aura fourché, je vous prie d'accepter mes excuses...

Petronio s'efforça de respirer lentement tandis qu'il réfléchissait. Le plombier avait dû mettre l'air conditionné, les voix montaient du salon par le conduit et il pouvait suivre leur conversation.

La femme poursuit comme si Grappin n'avait jamais parlé. Petronio décela un étrange accent, guindé et formel.

– Nous vous payons pour obtenir des informations. Comme je vous l'ai expliqué, l'Empire de Maw manque d'espace et de matériaux de base. Nous sommes surpris que votre pathétique petit royaume dans les arbres ait pu vivre en autarcie pendant des milliers d'années. Arborium est réellement l'ultime territoire à conquérir. J'avoue que le gaz rejeté par vos arbres pour éloigner les intrus est une astuce intelligente de l'évolution.

– Oui... Je dois l'admettre, la nature est assez ingénieuse. Puisque vous êtes parmi nous, je suppose que les scientifiques mawiens ont trouvé une parade à ce gaz mortel.

Pas de réponse. Le Conseiller Grappin poursuit :

– Nous sommes autonomes mais j'estime que notre petit pays devrait voir plus grand. Ma Dame, je me tiens à votre disposition.

Le bruit d'une chaise raclant le sol résonna dans le conduit.

– Mais asseyez-vous, espèce d'imbécile.

La colère enflamma Petronio. Personne ne traitait son père d'imbécile ! Ceux qui s'y risquaient disparaissaient par-dessus bord sans crier gare.

– Dans notre pays, continua la femme, la quantité de bois contenue dans cette seule pièce ferait de moi une milliardaire. L'île d'Arborium deviendra un chantier unique au monde et votre peuple d'excellents ouvriers. Après avoir abattu assez d'arbres et ranimé notre économie, nous exploiterons vos immenses réserves souterraines de gaz naturel, etc. Vous pourrez alors compter sur un joli bénéfice !

Petronio sourit. Peu importait son identité, elle avait bien cerné son père.

Ce dernier prit un ton enjôleur :

– Disons, Ma Dame... qu'une petite aide pécuniaire aidera à huiler la machine. N'aviez-vous pas l'intention d'offrir le poste de président d'Arborium à celui qui vous serait loyal jusqu'à la fin ?

– Vous en voulez toujours plus, Grappin ! Voilà pourquoi nous nous entendons. Nos plans progressent mais le temps nous manque. J'ai cru comprendre que dans sept jours aurait lieu une étrange célébration que vous appelez le Festival de la Moisson ?

– Oui. Et alors ?

– Nous passerons à l'action à ce moment-là.

Petronio réfléchit à toute allure. Que complotait son père ? Président ? *Mon père, le président d'Arborium*, se répéta-t-il plusieurs fois. Cela sonnait très bien ! Bien sûr, le devoir de tout citoyen d'Arborium impliquait de dénoncer les traîtres mais au diable le devoir ! Et que se passerait-il pendant le Festival de la Moisson qui se tenait lors de la première pleine lune d'automne ? Quelle fête crétine et quelle perte de temps ! Les pauvres péquenots s'agglutinaient dans la capitale avec leurs stupides lanternes pour parler de la pluie et du beau temps.

Ses songeries furent interrompues par un éternuement. Le plombier ! Comment avait-il pu l'oublier, celui-là ? Il y avait donc un deuxième témoin à la haute trahison fomentée par son père.

– C'était quoi ? s'inquiéta la femme.

– La maison craque et geint, expliqua Grappin à la va-vite. Le bois est vivant, contrairement à vos villes de verre et d'acier.

– Seriez-vous aussi idiot que vous en avez l'air, Conseiller ? gronda la femme. Les plafonds n'éternuent pas !

– Oui, en effet... euh... Il se peut... Serait-ce un espion ? tenta Grappin.

– Avez-vous la moindre idée des conséquences ? Agissez ! Maintenant !

Quelque part dans la maison, une cloche retentit avec force. Le Conseiller Grappin convoquait son service de sécurité.

Petronio plongea la main dans sa poche. Enfer et Diana ! Son cher couteau se trouvait sous le matelas de

La Forêt d'Arborium

Ils s'assirent sous le soleil de midi, les premiers frissons de l'hiver sur leur peau, et dégustèrent les cadeaux offerts par Arborium, tandis que le corbeau les surveillait sans ciller. Il y eut des rires, des larmes, des toasts portés à Joe, le plus courageux des Racineurs, et à tous ceux qui étaient tombés afin de protéger cette terre qui « rêvait » du ciel.

Composition : Nord Compo
ISBN : 978-2-7324-4577-9
Dépôt légal : mars 2011
Achévé d'imprimer en février 2011

Conforme à la loi n°49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.